

Quelques paradoxes

Pourtant, selon la formule de Catherine Marry (2003), le succès féminin est largement paradoxal : les filles ne convertissent pas leurs avantages

scolaires dans les filières les plus efficaces et les plus prestigieuses, notamment dans les filières scientifiques, et surtout leurs diplômes sont bien moins rentables sur le marché du travail que ne le sont ceux des garçons. Elles sont en effet plus souvent précaires, chômeuses, mal payées et bloquées dans leurs carrières.

Dès la fin du collège, les choix scolaires des filles et des garçons se distinguent très sensiblement. L'égalité des performances, voire l'avantage scolaire des filles, n'empêche pas une forte différenciation sexuelle des orientations scolaires. Au lycée, les formations scientifiques sont très majoritairement choisies par les garçons, alors que les filles se tournent vers les filières littéraires et de sciences humaines (Vuillot, 2004). Ces orientations ne sont pas seulement différentes, elles sont aussi inégales, dans la mesure où la valeur scolaire des formations scientifiques est tenue pour supérieure. Évidemment, ce clivage se prolonge dans les classes préparatoires et à l'université. Les formations techniques et professionnelles sont, elles aussi, fortement dominées par des clivages sexuels : les services pour les filles, la technique pour les garçons. Au bout du compte, du strict point de vue de l'égalité conçue comme l'égale répartition dans les diverses formations, les filles ne transforment pas leurs avantages scolaires en avantages professionnels et sociaux. Non seulement l'image sexuée des diverses filières se maintient malgré la mixité mais, comme les filières sont hiérarchisées, les filières féminines sont moins valorisées que celles des garçons et elles augurent d'une position inégale des filles dans le marché du travail, alors même que les filles sont plus diplômées que les garçons. Pour le dire d'un mot, l'égalité progressive des filles à l'école n'a pas sensiblement atténué le caractère sexué et inégal des filières scolaires et des métiers sur lesquels elles débouchent. Il se maintient et parfois se renforce une sorte de développement séparé, même si l'on ne peut ignorer l'existence de fortes minorités féminines dans les mondes masculins, et de plus faibles minorités masculines dans les filières à dominante féminine : il y a plus de femmes « ingénieures » que d'hommes « infirmiers ».

Dès lors, on comprend pourquoi la mixité a pu décevoir. Au lieu de mêler les filles et les garçons dans les filières et les professions, elle associe la « montée » des filles au maintien et parfois à l'accentuation du caractère sexué des filières et des activités professionnelles. Et comme ces différences ouvrent aussi sur des inégalités de statut, de revenus et de carrière, le succès des filles apparaît comme une

sorte de leurre. Du point de vue des individus, les filles sont perdantes, ou plutôt elles ne gagnent pas autant qu'elles devraient ; l'utilité privée de leurs qualifications scolaires est moins rentable que celle des garçons. Du point de vue de la société, la mixité scolaire n'a pas entraîné la mixité sociale et professionnelle que l'on pouvait attendre. Pire, là où les filles ont gagné, les garçons sont partis, comme si la féminisation d'une formation et d'une activité les dévalorisait, faisant fuir les garçons qui confirment ainsi la prophétie selon laquelle le monde des femmes est inférieur.



Dubet François (2010). L'école "embarrassée" par la mixité. In Duru-Bellat Marie et Marin Brigitte (dir). La mixité scolaire, une thématique (encore) d'actualité? *Revue Française de Pédagogie*, 171, 77-86.